

**Hassan Rachik,**

**Anthropologue et Sociologue marocain ex. Professeur à la retraite à l'Université Hassan II Casablanca. Maroc**

**Février 2022**

**Habib** - Merci beaucoup pour l'accueil et pour ton temps, le temps que tu nous accordes pour cette interview. Et je vais commencer un peu comme je le fais avec tout le monde. Est-ce que tu peux te présenter, de la manière que tu souhaites, comme tu veux ? Et après, on reviendra peut-être à certains ...

**Hassan** - Alors si je peux me présenter en partant de mon identité un peu sociale. Je suis Casablançais d'origine berbère, mes parents sont berbères. J'ai grandi dans un quartier populaire, j'ai été militant un moment, entre les années 71, 72 jusqu'en 82, 81, militant au sens vraiment intellectuel pas au sens organisationnel.

Puis il y a l'étape de l'étape de la faculté. J'ai fait Sciences Po, mais c'était du droit public. Il y avait très peu de matières de sciences sociales ou de sciences politiques, c'était beaucoup le droit public. Je ne sais pas comment on est passé aux sciences sociales, nous avons le même contexte avec d'autres étudiants, Bruno Étienne et d'autres, Paul Pascon, mais nous avons choisi les sciences sociales. C'est ce carrefour qui m'intéresse le plus en tant qu'académicien. J'ai commencé par me définir comme juriste de formation, anthropologue de conversion, sociologue de conversion au départ, pas anthropologue. Parce qu'anthropologue c'est encore loin, c'était le plus proche. Et donc j'ai gardé ma carte de visite de sociologue. La carte de visite d'anthropologue viendra après. Pour être honnête, au départ, on était beaucoup plus proches de la sociologie. C'est à partir de ma thèse de doctorat sur le sacrifice que je vais vraiment insister sur la dimension identitaire anthropologique.

Il y a en gros, peut-être dans toute ma carrière, cinq grands carrefours ou cinq « *junctions* », il y avait plusieurs routes à suivre et puis j'en ai choisi une. Maintenant je suis à la retraite, depuis cette année, mais j'enseigne toujours et j'écris toujours. Je n'ai pas d'autres choses. Donc anthropologue sur le plan académique, Casablançais puis Marocain sur l'identité, par la suite.

On peut rajouter plusieurs qualificatifs. Ça dépend de qui est là maintenant, parce que vous êtes Tunisien, je dis Marocain, mais je ne l'aurais pas dit si vous étiez aussi Marocain. J'aurais tu la chose.

**Habib** - Je suis marocain ! je n'ai aucun problème avec ça.

**Hassan** - C'est une question d'altérité. Ton identité est définie également par l'autre.

**Habib** - Surtout par l'autre, non ?

**Hassan** - C'est une interaction, c'est à dire, je m'amuse toujours avec mes étudiants, je leur

dis si vous rencontrez quelqu'un qui vous dit je suis Américain, pour faire un peu plaisir à notre ami Américain, vous n'allez pas lui dire je suis anthropologue. S'il vous dit je suis sociologue, vous n'allez pas lui dire je suis berbère. Lui t'impose de te définir par rapport à la question qu'il a posée. C'est ça la relativité d'identité, ce qui est difficile dans l'absolu.

**Habib** - Casablancais, vous venez de le dire, vous êtes né où ?

**Hassan** - Je suis né au bled, à 60 kilomètres au sud de Taroudant. Mais vraiment le bled, c'est un petit village d'une trentaine ou quarantaine de foyers sur la plaine.

**Habib** - De parents paysans ?

**Hassan** - De parents lettrés, mon père était *fiqh*, maître d'école coranique. Vous dites *meddeb* en Tunisie ? Donc c'est à peu près ça, mais sans fonctions. Il était lettré, il a mémorisé le Coran, mais il n'a pas choisi ce métier de *meddeb* qu'il détestait. Il est devenu commerçant par la suite et puis employé dans une société, la régie de transport de Casablanca.

**Habib** - Et la maman, à part le foyer, elle avait une autre activité ?

**Hassan** - Non, rien, rien.

**Habib** - D'accord. L'éducation que vous avez eu à la maison, c'était quoi comme genre d'éducation ?

**Hassan** - Alors, à la maison, il y avait, j'en ai déjà parlé, une sorte de division du travail entre l'éducation maternelle et l'éducation paternelle. L'éducation maternelle c'est tout ce qui est un peu l'imaginaire berbère.

La langue berbère, donc. Ma mère ne maîtrisait pas la darija et elle a commencé à la parler à l'âge de 28 ans, quelque chose comme ça, donc elle était obligée de nous parler berbère. Petits, elle nous racontait des contes merveilleux. J'étais très content. À chaque fois, on lui demandait parce que c'est quand même merveilleux les contes. Donc tout ce qui est vocabulaire en berbère, expressions, insultes, je l'ai appris avec ma mère.

Mon père, qui était lettré comme je viens de dire, était une sorte de soutien scolaire pour moi. Il était un bon arabisant, il avait une très belle écriture. C'est ce que j'ai tenu de lui.

C'est comme s'il y avait eu le populaire et le savant dans mon éducation, j'exagère un peu, mais mon père également avait un côté berbère qu'il nous a transmis. Mais c'était assez secondaire.

**Habib** - Combien de frères et sœurs ?

**Hassan** - Je suis l'aîné, il y a mon frère Abderrahmane Rachik, qui est connu, c'est un sociologue, c'est mon frère puîné. Puis j'ai cinq frères et trois sœurs.

**Habib** - Et vous avez grandi ensemble ou certains sont partis avant ?

**Hassan** - On a grandi ensemble. Je suis le premier à partir, à l'âge de 28 ans, donc un peu tard quand même.

**Habib** - Est-ce que les livres existaient à la maison ou est-ce que vous les avez découverts plus tard ?

**Hassan** - Comme je l'ai dit, mon père est lettré donc il avait des livres en arabe, sur la grammaire en arabe, sur le fiqh. Je me rappelle Mouatallate Qoutroub. Ce sont des mots qui ont la même racine, mais qui ne sont pas vocalisés de la même manière, comme « biroun », « boroun », « baroun », c'est versifié. Et ils te disent ce qu'est « biroun », ce qu'est « boroun », ce qu'est « baroun ». Tu as une cinquantaine de pages et tu as tous les mots qu'on écrit de la même façon, mais qu'on ne vocalise pas. Ça, je l'avais, donc je le lisais. Et ça me plaisait parce que c'était une découverte du vocabulaire en arabe. J'avais dix ou onze ans. Et puis on achetait El Arabi, c'est la revue koweïtienne qui permettait à l'époque d'un peu se cultiver, il n'y avait que El Arabi

C'était une revue mensuelle, nous l'achetions assez régulièrement. Il y avait des rubriques sur la physique, etc., ça ne passait pas, mais il y avait taraf el arabi (طرائف عربية), et des choses comme ça qui correspondaient à mon âge.

Il y avait half leila wa leila, les mille et une nuits, il n'y avait pas une bibliothèque moderne.

**Habib** - Mais il y avait des livres

**Hassan** - Il y avait des livres... j'étais familiarisé à la lecture grâce à mon père, ça je l'ai dit et je l'ai écrit.

**Habib** - L'école primaire, c'était où ?

**Hassan** - L'école primaire, avant l'école primaire il y avait le préscolaire. Pas l'école coranique, c'était une madrassa. J'avais quatre ans, donc ce n'était pas courant. À l'époque, au début des années 60, la scolarisation n'était pas quelque chose d'habituel. Je suis né en 1954. J'ai été scolarisé à l'âge de quatre ans, 1958 environ, moi au départ, et par la suite mon frère. J'ai passé peut-être deux ans et demi avant d'intégrer l'école publique.

Intégrer l'école publique, c'est-à-dire on avait un petit bagage en arabe et en français. J'avais tellement de bagage, que lorsque j'étais inscrit au primaire, la classe élémentaire, *tahdiri*, l'instituteur nous a identifiés, moi et deux autres élèves, il nous a passé un petit test. Il nous a dit vous passez directement au CE3. Donc on a gagné deux ans !

Grâce à mon père, j'ai gagné deux ans. Il nous a présenté l'addition, la multiplication, une analyse de petite phrase, etc. Et puis il nous a dit vous pouvez aller au CE3, classe élémentaire3, *ibtidahi tani*.

**Habib** - Et vous n'avez pas eu particulièrement de difficultés effectivement, à ce niveau-là ?

**Hassan** - Non, non, non. Nous étions assez bien préparés.

**Habib** - A quel moment les parents s'installent, et donc vous aussi, à Casa ?

**Hassan** - Ils sont passés d'abord par Rabat. Mon père a fui parce qu'il allait être emprisonné, par les autorités locales, françaises et celles qui collaborent avec les Français. Il y avait un Cheikh qui le connaissait et qui lui a dit de fuir pour ne pas aller en prison.

Il a fui parce qu'il avait une activité nationaliste, écouter la radio, c'était beaucoup à l'époque,

discuter du protectorat, c'était beaucoup, il n'était pas dans une organisation. Et le bruit courait que mon père n'avait pas égorgé pour l'aïd el Kébir, parce que Mohamed V avait été exilé ... Des activités de cette époque donc.

C'était un patriote, mais vraiment au sens très, très large du terme, sans qu'il soit organisé sans qu'il soit militant au sens institutionnel. Donc il a fui, il est parti avec ma mère. J'avais peut-être 2 ans, mais j'ai ouvert mes yeux dans un quartier populaire, Hay Mohammadi, avant de venir dans le quartier Sidi Maarouf. Nous avons passé quelque chose comme quatre ans à Rabat. À Rabat, je ne me rappelle rien. Mon père serait venu à Casablanca en 1957. J'avais trois ans donc je ne me rappelle rien, 58, quatre ans, il y a quand même quelques images floues de mon enfance. On est restés 3 ans là-bas. En 1960 on est partis, on a déménagé là où il y a toujours notre maison familiale.

**Habib** - La maison de la famille ? Qui est un peu dans le centre-ville ?

**Hassan** - Au centre-ville, c'est un quartier populaire, Dar el Sultan, un quartier bâti juste après l'indépendance, 58, 57. C'est un quartier populaire, c'est une extension de l'ancien Derb el Sultan.

**Habib** - Dans l'éducation, c'était aussi la rue avec les gamins, dans la rue, dans le voisinage, non ?

**Hassan** - Ah oui. J'ai toujours dit qu'il y a trois espaces, enfin plus que trois, je vais en ajouter un autre. Il y a l'espace familial, il y a l'espace scolaire et il y a l'espace du quartier. Et trois socialisations différentes. L'école, c'est un peu l'école nationaliste, un peu d'islam, un peu de ceci, c'est connu, c'est partagé avec d'autres élèves. La famille, je viens d'en parler un peu, avec les deux types de socialisation, et le quartier c'est là où tu apprends ce que tu n'apprends nulle part ailleurs.

Tout ce qui est en rapport avec le sexe, tout ce qui est en rapport avec les tabous, etc. Mais les jeux également, je pense que jouer dans un quartier, jouer au football, aux billes, à la toupie, c'était une sorte de maternelle où nous apprenions à être habiles, des mains et des pieds, chose qu'on apprend maintenant à la maternelle, pas écrire, mais juste le Lego, voilà, faire ceci, etc. Nous on le faisait avec des choses relativement élémentaires, les billes, la toupie, on était très habiles. Donc le quartier ce sont les jeux, le quartier, c'est un peu tout ce qui est tabou. Ce n'est pas ton père qui va t'apprendre à nommer les organes sexuels ! Ni la mère ni l'instituteur ! Le quartier, je ne sais pas parce que je vois un peu les autres pays, il y a pas mal de films occidentaux ou arabes sur le quartier, et je ne retrouve pas mon quartier.

Je ne le retrouve pas parce que c'est déjà ... il y a des limites symboliques. Il y a une maison et là, le gars il peut être ton voisin, mais il appartient à un autre quartier. C'est comme les Etats. Il y a le foot, les équipes de foot qui créent un peu ces limites. L'autre chose que j'ai apprise au quartier c'est ce qu'on appelle les alliances, ce ne sont pas des clans au sens des grands quartiers, ce ne sont pas des gangs, mais il y a des alliances un peu éphémères selon les jeux. Ça peut durer un mois, ça peut durer trois mois, on connaît que les quatre gars-là, ils sont toujours dans la même équipe. On constituait des associations pour les jeux de billes, parce qu'il y a des groupes, j'avais un associé, pendant je ne sais pas, 6 ou 7 mois, il y avait ces manières de lier et délier des alliances, qu'on apprend.

On avait 10 ans, maintenant je dis alliance, je suis en train un peu de raisonner, mais à

l'époque c'était vécu de façon très naïve. Mais on savait qui était notre complice, qui était notre ennemi, notre adversaire. Il y avait d'autres mots déjà, ce n'est pas la peine d'aller dans le vocabulaire parce qu'il est trop riche.

Pour dire voilà, tu n'es plus mon ami, il y a des gestes pour ça, mais ça c'est commun. Et puis pour, un peu, rétablir l'alliance, il y a un geste. Et quand il y a une bagarre, il y a toujours un « saint », celui qui rapproche les gens, il te dit toi tu es là-bas, tu détournes un peu le visage, et l'autre détourne le visage et chacun doit faire deux ou trois pas vers l'autre.

Et celui qui va faire le premier pas, ça peut être un peu humiliant. Bref de la géopolitique mais à l'échelle du quartier.

**Habib** - Je vous dis anthropologie

**Hassan** - Oui, oui ! On peut dire ça quand j'ai parlé du vocabulaire, quand je parlais des alliances. J'ai travaillé sur les alliances par la suite, sur la justice, sur les gestes, j'ai travaillé sur ça. Il y a un petit livre qui va sortir à propos de ça, « Devenir anthropologue chez soi », 2022. Ça va être un peu la symbolique dans un quartier, très riche.

J'ai donc parlé de ces trois espaces et il y a un moment où ni la famille, ni l'école, ni le quartier ne peuvent satisfaire des besoins intellectuels. Tu es saturé. Il faut aller chercher ailleurs. A seize ans tu ne peux pas rester au quartier en train de te raconter des blagues, de parler du foot, ça devient ennuyeux. On peut toujours continuer de le faire, mais ne faire que ça, ça devient ennuyeux, parce que tu es maintenant au lycée, tu as appris l'anglais, et il te faut un autre contexte et c'était la maison de jeunesse.

**Habib** - Une petite question encore, est-ce que dans cet espace du quartier, il y avait des filles ?

**Hassan** - Il y avait des filles, bien sûr, mes sœurs, les sœurs de mes voisins, elles jouaient ensemble. Elles avaient leurs jeux à elles. C'étaient des jeux de filles, où il y avait pas de course, elles ne couraient pas, elles ne jouaient pas au foot, ce sont les jeux de filles qu'on retrouve un peu dans les films occidentaux, avec des trucs, des élastiques, etc. Donc non, il n'y avait pas de mixité, on peut à la limite parler avec une voisine, mais pas de mixité.

**Habib** - Pas de mixité

**Hassan** - Non, on se connaissait, bonjour-bonjour, ça se limitait à ça, et bonjour quand on avait quatorze ou quinze ans, mais avant s'en fichait, bonjour ce n'était pas dans notre vocabulaire !

**Habib** - Et après est ce qu'on élargit le cercle ou est ce qu'on se déplace ? Est ce qu'on va dans d'autres espaces ou est-ce qu'on élargit l'espace ?

**Hassan** - On élargit le cercle. Dans mes dispositions, pour connaître quelqu'un, être proche de quelqu'un, jusqu'à l'âge de seize ans, il doit être du quartier. Le premier ami que j'ai eu, en 1968, on préparait ensemble. C'était bizarre pour moi que quelqu'un qui habite à cinq kilomètres soit un ami. C'est à dire que la proximité du quartier était le seul lien qui avait une réalité.

Par la suite, oui, grâce à l'école, mais par la suite, j'ai rencontré Mahdi au lycée. Je suis parti dans son quartier, on y a joué ensemble. J'étais retourné dans le quartier où j'ai grandi, mon

quartier d'enfance. Là également je suis resté trois quatre ans, mais ça, ce sont des biographies individuelles, le quartier, c'est le quartier, voilà, il y a un espace qui était imposé. Tu l'acceptes ou pas. Par la suite ce sont des espaces où le lien avec d'abord un copain de lycée ou un copain de collègue. Ça, c'est l'ouverture. Pour les trois quartiers que j'ai nommés tout à l'heure, Hay Mohammadi, Sidi Othman et d'autres.

Et par la suite plus important pour moi, c'est ce que j'ai commencé à exposer tout à l'heure, c'est la maison de jeunesse.

Il y a dans chaque quartier, en gros, une maison de jeunesse. Il y en avait une très proche de chez moi mais j'ai préféré aller un peu plus loin, à 20mn de marche. Maison de jeunesse qui n'était pas loin non plus du Lycée, une dizaine de minutes de marche. Et dans la maison de jeunesse, là il y avait mixité. Il y avait des filles qui avaient notre âge, on parlait, on apprenait quelques jeux, ça dépendait des préférences de chacun de nous. Moi, c'étaient les échecs. Pour la première fois, je vais apprendre à jouer aux échecs, au ping-pong. Il y avait une petite bibliothèque, où je commençais à lire Guevara, où j'ai lu des livres de Sadek Jalal El Azem, (*alnaqd aldhati baad el hazima*), l'autocritique après la défaite de 1967.

C'est un espace où il y a le jeu, où il y a le quartier. Parce que c'est inscrit dans un quartier populaire.

Et là, j'ai appris le théâtre également. J'ai appris pas mal de choses.

Et donc c'est là où Hassan Rachik est sorti des trois espaces, de la socialisation primaire, de la famille. Même le quartier, je peux l'associer à la socialisation primaire parce que c'est un espace qui était imposé, la socialisation secondaire avec l'école. Et là, c'est un autre type de socialisation qui correspond à un niveau intellectuel. C'est l'adolescent qui a 16 ans, 17 ans, qui commence à dire non, qui commence à réfléchir sur le régime, à critiquer le régime politique, etc., entre nous. C'était un espace où il y avait de la discussion mais il y avait également des blagues, où il y avait le vocabulaire du quartier, ce n'était pas non plus une Zaouia où il n'y a que l'intellectuel.

Donc voilà, bon par la suite, si tu veux que je parle du ciné-club, très rapidement ...

**Habib** - On va y revenir après à l'itinéraire scolaire...

**Hassan** - Parfait. La maison de jeunesse correspond un peu au lycée, c'est 1970-1974. Le lycée, c'est la partie la plus sombre de ma vie scolaire, parce que on était beaucoup plus dans la cour, en train de scander des slogans, en train de faire des grèves, pendant 2 ans. 70 c'était relativement calme mais 71, 72, 73, pendant deux ans, c'était assez agité donc mon niveau de français a vraiment chuté. J'ai commencé à apprendre l'anglais. J'étais fier d'apprendre l'anglais, très ouvert sur la langue. J'ai profité d'un voyage en Angleterre à 19 ans, qui a duré trois mois, une petite aventure calculée, où j'ai appris l'anglais.

Et ça, ça m'a permis de faire ce voyage, on pourra parler des voyages par la suite.

C'est également un autre espace d'intimité pour moi parce que je voyageais seul. J'ai toujours voyagé seul à 19 ans, 20 ans, 21 ans, jusqu'en 78, 77.

Le lycée c'était la période de ce qu'on appelle au Maroc les années de plomb, de la peur.

Les islamistes commençaient à émerger. On commençait à les voir dans la cour du lycée.

**Habib** - C'est en quelle année ?

**Hassan** - C'est 72, 73. On a commencé avec les Frères musulmans à se battre physiquement, verbalement, avec les marxistes, les marxistes léninistes etc. C'était vraiment une autre manière d'être ... c'est ça une socialisation secondaire, un peu violente, pas structurée. J'étais dans le Syndicat National des Lycéens, j'ai assisté à deux réunions, j'ai vu que c'était de la rigolade. A cet âge-là, 17 ans, nous étions une quarantaine d'élèves, nous savions que la police était là et qu'elle était bien informée. Mais 40, c'est beaucoup, et je suis resté. J'ai assisté à deux réunions mais par la suite, j'ai vu que ça ne rimait à rien.

J'ai participé dans le même cadre à deux manifestations. Il y avait des marxistes léninistes à l'époque, qui avaient organisé des manifestations à l'improviste, nous étions informés 2 ou 3 h avant le jour même, mais rien sur le lieu, rien sur le temps. Je n'étais pas convaincu par ces dispositions, cette manière un peu anarchique, non même pas anarchique, parce que même l'anarchie il y a un ordre derrière ! Même une pensée anarchique, il y a un ordre, des postulats... C'était de l'improvisation, c'étaient des jeunots.

Et depuis, pour ce genre de culture, j'ai toujours eu un pied dedans et un pied dehors, toujours. Ça me permettait de réfléchir, de ne pas être dedans à 100 % de ne pas m'aveugler, de ne pas être dans le troupeau, ce que je détestais, j'ai dit que je voyageais seul donc toujours la tranquillité, le livre, mon transistor. Et puis je réfléchissais un peu.

**Habib** - Et les livres, c'étaient des lectures plutôt marxistes alors ?

**Hassan** - Les lectures, j'ai commencé, avec d'autres copains, à flirter et vraiment, c'est le mot exact, à flirter avec la littérature marxiste. Georges Politzer, le livre faisait 120, 130 pages, on lisait un peu l'introduction et puis on le parcourait avec notre français de l'époque.

Mais je lisais beaucoup plus en arabe, les Syriens de l'époque. J'ai parlé de Taieb Tizini, Bouali Yassin, Nawel Saadawi, d'autres. Il y avait un petit marché où les livres circulaient comme ça. Je donnais le livre de Nawel Saadawi, j'empruntais l'autre, etc. Ce type de lecture était, dans ma biographie, une rupture avec ce qu'on appelait à l'époque la culture générale. *Al-taqafa al âmma*, c'est el-Arabi, c'est à dire un peu de tout, de physique, un peu d'histoire, un peu de géographie, un peu de politique. Tu peux meubler une discussion et tu peux dire Habib, est-ce que tu connais ? Et si tu ne connais pas c'est de l'humiliation ! J'ai gardé un agenda que j'ai montré dans les films dont je t'ai parlé, un agenda de 1970 où j'inscrivais un peu ça, celui qui a inventé le télégraphe ... la guérilla, c'est quoi la guérilla ...

Ça procurait de l'information, une culture générale. Tu as emmagasiné le maximum d'informations dans ta tête, tu es cultivé. Être cultivé c'est pouvoir interpréter ton entourage politique, familial, parler de la sexualité, parler de la politique, avoir un avis sur la religion, etc.

Et c'était vraiment une rupture, mais sur le plan chronologique, ça a duré quand même une année et demie, deux ans, de 70 à 72.

En 72, j'ai commencé à lire Jalal el adm et d'autres. Il y avait, pour ma génération, de l'air du temps difficile à décrire. Quel est l'air du temps des années 68 à Paris, ou l'air du temps des années 68, 70 en Tunisie, ou de n'importe où ? L'air du temps pour nous, jeunes de l'époque, c'était de pouvoir dire non à la religion, à la politique, de façon très naïve et trop caricaturale. Mais c'était l'air du temps, dire non de façon naïve, oui, mais dire non, ça permettait de réfléchir. Quel que soit le non, ne pas rester dans la socialisation de l'école,

du quartier et de la famille. Même si mon père était relativement un opposant, un opposant né qui n'aimait pas le régime. Ni Marocain, ni Arabe. Devant la télévision en train de dialoguer, de discuter, de critiquer, même si la télévision est venue très tard.

Il y avait, c'est très important dans l'âge d'un adolescent, au moins 2 options. Peu importe les options, peu importe le contenu. Dire il y a au moins deux options, dire oui et dire non. Peu importe le contenu du non, ça permet d'aller de l'avant par la suite, de construire ce non, de le dépasser, de l'améliorer.

**Habib** - Ça se termine quand même par un bac ?

**Hassan** - Ah oui, heureusement, sinon je ne serais pas là devant vous trois !

**Habib** - C'était un bac de quoi ?

**Hassan** - C'était un bac de lettres modernes. Les matières les plus importantes, c'était la philosophie, que j'étais très content de découvrir, c'était l'histoire géo, ce qui était également une ouverture sur le monde. L'arabe bien sûr, une ouverture sur la littérature arabe, essentiellement contemporaine, égyptienne notamment. Ça je n'arrive pas à le comprendre, parce que quand même, il y a des Tunisiens, il y a des Marocains, il y a des Soudanais... Essentiellement des Egyptiens, c'est dommage.

Et il y avait l'anglais. Et moi, l'anglais c'était comme un ... j'ai fait ce petit voyage, quand on reste trois mois en Angleterre, il y a des expressions, il y a un vocabulaire et j'étais très fort en anglais, j'allais même faire anglais et j'ai fait Sciences-Po. On est à la fac maintenant !

**Habib** - On va faire deux petites marches-arrière, dont une sur le ciné-club

**Hassan** - Le ciné-club, c'est également l'air du temps.

Je suis resté au ciné-club de 1975 jusqu'en 1982, avec la même cohorte, Mohamed Tozy, Mohamed Mahdi, Saad Chraïbi, et d'autres amis. En 75, j'ai quitté la maison de jeunesse pour le ciné-club. Au ciné-club j'étais simplement adhérent, je regardais les films, j'écoutais la discussion, je ne suis jamais intervenu.

L'année suivante, en 76, il y a eu un festival de cinéma arabe à Meknès. C'était intéressant parce qu'il y avait Nourredine Saïl, un grand monsieur du cinéma au Maroc, qui est décédé il y a un an ou plus, mais il y avait aussi plusieurs autres cinéastes. Il y avait les Cahiers du cinéma, les grands du Cahier du cinéma. Serge Toubiana, Serge Daney, il y avait le cinéaste libanais, Kafar Kassem, Alaouia, Bourhane Alaouia, il y avait Sydney Sokhona, sénégalais, qui est décédé.

Et il y avait des jeunots de 20 ans, en train d'écouter ces grands en train de parler. Et là, j'ai fait ma première intervention en français et en public. Pour moi, c'était vraiment vaincre. Pour nous lire le marxisme, ou lire un livre marxiste, c'était au moins pouvoir sauver la face lorsqu'il y avait une petite discussion entre marxistes, ou lorsqu'il y avait un festival, oui, juste sauver la face, ne pas rester idiot. Il ne fallait pas se taire. Je n'étais pas bavard, mais j'ai piqué un passage - je venais de lire un livre d'Engels sur socialisme utopique et socialisme scientifique, il y avait une critique de l'histoire en termes d'événements, puis l'histoire dialectique, l'histoire en termes de classes sociales - j'ai piqué ce passage pour critiquer un cinéaste du cinéma arabe, dont j'ai oublié le nom, un grand cinéaste du cinéma arabe, mais qui a commencé à nous faire un récit des événements, des institutions, des



films, des courants, et moi j'ai utilisé la critique d'Engels pour lui dire que sa conception de l'histoire était dépassée, et c'était la première fois où j'intervenais en français et dans une agora, c'était assez costaud ! Mais Serge Daney et Toubiana, qui étaient devant moi m'ont fait un petit sourire d'encouragement. Un marxiste fraîchement converti !

J'étais très content et très fier. Être fier, ça vous donne un peu d'énergie pour aller de l'avant. Donc le ciné-club, c'est au début, dans cet air du temps de ces années, marxistes, militants. Ce n'était pas trop carré, parce qu'à priori il y avait d'autres ciné-clubs plus carrés qui nous qualifiaient de petit bourgeois.

Nous étions assez soft, mais à partir de 78, 79, nous avons commencé à critiquer cette conception léniniste du savoir qui vient du haut, des intellectuels. Nous les animateurs, nous allons diffuser le savoir militant. Nous avons commencé être modestes, à dire on est là pour l'échange, il n'y a rien à diffuser, l'animateur n'a pas d'autorité, c'est un point de vue, comme un autre.

Et pour le public, il n'y a pas de conclusions, les fameuses « khoulassates ». On va discuter, l'animateur va présenter quelque chose. Le public a également le droit d'avoir un point de vue sur le film. On a commencé à parler de la subjectivité de l'animateur, chose qui n'existait pas pour le marxisme. Si tu es marxiste, tu es traversé par quelque chose, toi tu n'existes pas. Il y a un vocabulaire que tu dois répéter. La subjectivité c'est petit bourgeois. On a commencé à parler de la lecture plurielle, et ça, c'est très important dans une atmosphère où il y avait une seule voix, une voix unique, la voix du militant qui sait tout, avec l'arrogance du militant qui sait tout et qui critique tout.

On a commencé ensemble, vraiment ensemble, dans l'interaction. Ce n'était pas Hassan Rachik qui sortait. C'était vraiment une bonne partie des copains du ciné-club, et c'était une sortie collective, un exit collectif. Chacun est entré comme il pouvait, mais l'exit était collectif et c'était une grande crise à l'époque.

Pourquoi discuter la technique, le montage, chez Eisenstein, il y a d'autres choses à discuter chez Eisenstein que le montage ! Mais si déjà lui discute le montage, pas uniquement la révolution de 1905, ça a un intérêt ! Quel est le rapport entre le montage, la forme et le contenu ? On l'a développé de façon encore très superficielle, il faut le dire. Mais nous avons ouvert plusieurs vannes et ça, c'est très important dans la carrière de quelqu'un. On a commencé à s'intéresser à l'interprétation, à l'image, au sens. Ce qui était, je ne pense pas forcer la chose, un pas vers les sciences sociales.

**Habib** - Il y avait aussi la partie narration.

**Hassan** - Au départ, on discutait, pas en tant que juristes, pas en tant que militants. On avait un discours qui n'avait rien à voir avec la fac ni avec le militantisme. On commençait à lire Roland Barthes, le signifiant, le signifié. Un peu de linguistique, un peu de sémiologie, c'était encore très rudimentaire, mais par rapport à notre âge et à l'environnement intellectuel ambiant qui était très indigent, et qui l'est encore, c'était ... Nous avons ouvert des vannes et chacun de nous est parti sur une ou deux vannes qui l'intéressaient. Moi, c'était l'interprétation, comment interpréter des choses, ce qui m'est resté en tant qu'anthropologue. Je travaille avec ça uniquement.

Voilà, c'étaient deux étapes qui correspondent également à la biographie de pas mal de copains en dehors du ciné-club. A un moment on se dit que ce militantisme, ce marxisme, cette manière de comprendre le marxisme, ne mènent pas à grand-chose. C'est trop carré,

c'est un vocabulaire très limité, des postulats très limités, on ronronne. Il y a eu le plaisir d'écouter quelque chose qui nous plaisait, mais à un moment ce n'est plus du plaisir. Ce n'est pas l'animateur qui est là, et puis l'autre, le public qui hoche la tête.

A un moment il y a eu une fille qui a pleuré, une adhérente, qui a vraiment commencé à pleurer et à dire maintenant qu'est-ce qu'on fait, je ne comprends plus rien ? Elle attendait un messie, les gens voulaient un messie, ils voulaient un guide, ils voulaient un Mahdi.

**Habib** - Et la fille a pleuré parce que le messie n'est pas arrivé ?

**Hassan** - Oui, parce qu'elle était perturbée, elle ne savait pas. Nous, on disait voilà, nous ne savons pas non plus, on tâtonne avec vous. On lit un peu plus que vous mais c'est tout. On ne peut pas imposer la lecture, le sens vrai du fait, parce que c'était un peu ça à l'époque. Le film a un sens, un sens vrai, extérieur à vous, même au réalisateur. Il est là et donc il faudra le déchiffrer, le dénicher.

On a dépassé ça, entre 78, 79 on est restés mi-figue, mi-raisin, on était entre les deux. Mais à partir de 80 c'était vraiment la crise. En 80 j'ai commencé mon terrain et recherche.

**Habib** - Quelqu'un a écrit « Voyager c'est rencontrer ». Tu étais un voyageur si j'ai bien compris. Tu étais un voyageur avec un sac à dos ou un autre type de voyage ?

**Hassan** - Avec un sac à dos.

**Habib** - L'autostop ?

**Hassan** - Non, jamais. J'ai fait une fois ou deux fois mais c'était pas mon style.

**Habib** - Ce n'est pas le style de voyage ...

**Hassan** - Ce n'est pas le style. Je l'ai fait deux fois, trois fois maximum. Non, j'avais mon billet aller-retour, j'ai parlé d'aventure calculée ! Mon billet aller-retour, c'était en Angleterre en 1973. J'étais un peu un jeune qui n'arrivait plus à respirer en famille, dans le quartier, même si bien sûr la famille était toujours là. Je l'aimais bien, mais il y avait une dimension que je cherchais, à laquelle le voyage répondait. Il y avait l'adolescence, les filles, tout ce qu'un adolescent pouvait attendre à l'époque de l'occident. Je suis donc parti comme un blédard, avec deux sacoches, parce qu'il y avait rien, pas de sac à dos qu'il faudra acheter là-bas. Je me rappelle bien ma mère qui m'a donné deux sacs de gâteaux que j'ai emmenés avec moi. Après, bien sûr, j'ai acheté un sac à dos, orange, les sacs à dos orange de l'époque, qui étaient très connus à Londres et j'ai voyagé avec ce sac à dos par la suite, pendant une dizaine d'années minimum.

Le voyage, c'est rencontrer, les voyages c'est l'imprévu. Tu ne sais pas. C'est pourquoi j'ai aimé voyager seul. Je cherchais de la compagnie de temps à autre, il ne faudrait pas non plus dire que j'étais asocial. Je cherchais, mais une compagnie qui durerait, 2h, 3h, une journée ... avec deux Algériens à Tunis, ça a duré cinq jours, on a voyagé ensemble, Halq el oued ...

L'Angleterre, c'était intéressant pour dire que je pouvais compter sur moi, m'organiser. J'avais 150 dirhams. Mon père m'a offert son salaire de l'époque, pour acheter le billet, autour de 500 dirhams la carte rail, et 150 dirhams dans la poche. Le clou de l'histoire, c'est que je suis parti une semaine avant. Je voulais voir Paris, même Tanger, j'y suis resté une

nuit, dans une auberge de jeunesse. J'ai zappé Madrid. Je suis resté à Paris pendant quatre jours, deux jours dans un hôtel, deux jours dans la rue, le métro... C'était formateur parce que tu devais d'abord te débrouiller. 19 ans, ce n'était rien à l'époque. Je découvre les gares. Austerlitz, Chamartin à Madrid ... Il y avait une autre culture de l'espace et de l'aventure qui s'installait.

Je suis resté dans des « farming camp ». C'était dans un grand espace à 60 kilomètres au sud de Londres, chez Monsieur Wilkin. Il avait de grandes propriétés, il fabriquait de la confiture. Il avait des cerises, toutes les cerises, « strawberries », « blackberries », tous les « berries ». On travaillait la journée, à la tâche, ça dépendait de chacun, tu as 5, 6, 7 « baskets », deux pounds la « basket ». Mon maximum c'était trois, d'autres pouvaient aller jusqu'à sept mais moi c'était trois. On avait une petite somme pour payer la nourriture et le logement, et il nous restait quand même des petites choses.

J'ai visité Cambridge à l'époque, je ne savais même pas ce que c'était Cambridge, je vais le découvrir, Londres, on a visité Londres ...

Le voyage, c'est la rencontre. On a demandé à Evans Pritchard, un anthropologue britannique, qui a travaillé en Afrique dans les années 40, un monument de l'anthropologie pas uniquement britannique mais internationale, quelle a été sa motivation pour devenir anthropologue. Il a répondu qu'il aimait voyager. J'ai gardé ça à posteriori, j'ai pensé, peut-être faire de l'anthropologie, faire du terrain, je ne pouvais pas faire du terrain toute ma vie, mais c'était peut-être une motivation. Aller à la rencontre des gens. J'aurais pu être juriste ici et puis rester à la bibliothèque, je ne l'ai pas fait, donc j'ai appris ça. J'ai appris à rencontrer les gens, à discuter avec les gens, tu peux pas savoir comment c'est formateur, chacun de nous est passé par des moments pareils ... Voilà tu découvres les gens, tu dois parler avec les gens, en anglais, en plus. Voilà ce que ce que j'ai gardé.

Un moment je comptais voyager en Allemagne, mais il y avait la question des visas et des formulaires à remplir, donc j'ai renoncé et je me suis dit à droite il y a un pays qui s'appelle l'Algérie et un autre qui s'appelle la Tunisie, donc vas-y ! J'ai pris mon sac à dos, 1000 francs à l'époque français, dans la poche. Je suis parti pendant un mois en Algérie et en Tunisie.

**Habib** - Il y avait quelque chose de particulièrement différent, quelque chose de marquant dans ces deux voyages au Nord et vers l'est ?

**Hassan** - Je peux utiliser mon livre « Le proche et le lointain » et je dirai qu'il y a beaucoup de proximité, entre le Maroc et l'Oranie, moins en allant vers Annaba, moins en allant vers la Tunisie. Mais c'est toujours proche, ce sont juste des degrés, des variations. Mais à Oran, j'ai été stupéfait, j'écarquillais les yeux, je me disais est-ce que je suis dans un pays étranger ? Ce n'est pas possible ! Mais Oran c'est proche de Oujda, Alger moins. Bien sûr avec la darija ou l'arabe dialectal maghrébin, on se comprend facilement. Il n'y avait pas de choc culturel, il y avait une grande proximité. Ce qui me choquait, c'était la proximité. C'est tellement proche.

**Habib** - On est à la maison

**Hassan** - J'étais très content, parce que c'est une autre manière de voyager.

**Habib** - Alors on arrive à un moment, Hassan Rachik a son bac en poche, il est passé par le quartier bien sûr au début, la maison des jeunes, le ciné-club, le voyage, et il est tout prêt à entrer à l'université

**Hassan** - L'université, c'était parallèle. C'était parallèle également aux voyages, mais des voyages un peu ultérieurs.

Alors, l'université, j'allais opter pour l'anglais, mais le cursus en anglais n'était possible qu'à Rabat, et la bourse ne le permettait pas. Mon père venait de partir à la retraite. Quand je suis rentré à l'université, en 75, mon père a pris sa retraite, qui était minable. Donc il fallait que j'aide un peu la famille et j'ai opté pour les sciences politiques, vraiment, à cause de ça. Par la suite, je ne l'ai pas regretté bien sûr. Comme je l'ai dit tout à l'heure, c'était beaucoup plus du droit public que des sciences politiques. Mais c'était une formation assez sérieuse pour l'époque. Il y avait bien sûr quelques critiques à l'époque. La majorité des profs dictaient un peu, il n'y avait que très peu d'explications. Il y avait quelques profs bien sûr qui expliquaient, nous prenions des notes, mais dans la majorité des cas, c'était de la dictée.

Il y avait pas de passerelles entre ce que les profs nous enseignaient et notre vie de tous les jours.

Le droit c'est la vie de tous les jours, ce ne sont pas uniquement des textes ! Le droit constitutionnel, c'est la vie de tous les jours ! Il n'y avait pas cette pédagogie, qui existe un peu maintenant, même si on est resté dans ce format, il y a un cours ex cathedra, puis le prof dicte et de temps à autre il ouvre une parenthèse pour expliquer ceci ou expliquer cela, ou commenter ceci ou cela.

Nous étions assez frustrés. Je commençais à lire les livres un peu marxistes. L'un des livres qui m'a arrêté à l'époque, c'est un livre d'Yves Lacoste sur Ibn Khaldoun. C'était en deuxième année de fac, nous avions un prof des idées politiques qui était relativement ouvert, sur la littérature Anglo saxonne, etc., et je lui ai proposé de faire un exposé sur Ibn Khaldoun. C'était un maître assistant pour le cours d'histoire des idées politiques, il était très content et je l'ai fait.

A l'époque, je me disais que l'approche était relativement marxiste, mais avec cette approche marxiste, il traverse des événements et des périodes de l'histoire du Maghreb, pas uniquement du Maroc. A travers Ibn Khaldoun, il répond à la question de pourquoi le tiers monde est sous développé, des concepts comme ça ... J'étais entre faire du droit et faire autre chose que le droit, c'était un peu une occasion pour moi. Mais mes copains étaient très mécontents et l'un d'eux a même dit que je devrais me limiter à l'enseignement du makhzen, à me conformer au programme, parce que j'étais un peu sorti du programme !

La fac, c'était le temps du ciné-club 75-82, vraiment. On lisait beaucoup plus pour le ciné-club que pour la fac. Et notre, mon français s'est amélioré grâce au ciné-club, grâce aux lectures du ciné-club, je l'ai investi à la fac par la suite.

La licence, c'était relativement banal, un cursus de droit public très banal, on passait les examens et puis bon.

L'ouverture, c'est vraiment le 3<sup>ème</sup> cycle. C'est le pont vers la recherche et vers les sciences sociales. Le troisième cycle nous avons deux ans après la licence, puis un mémoire de DES pendant deux ans. On le rédigeait pendant deux ans, on le soutenait puis c'était le doctorat, la thèse d'État. Le troisième cycle, c'était vraiment la période charnière pour nous, pas uniquement pour moi, mais également pour Mohamed Mahdi et Mohamed Tozy, la période charnière entre l'étudiant et le jeune chercheur en herbe. Il n'y avait pas le projet de devenir chercheur. Parce que ça, c'est très important, maintenant, les jeunes lorsqu'ils s'inscrivent en master, soit ils disent je vais arrêter le master avant le diplôme et aller ailleurs,

soit je vais être chercheur. Ils se posent cette question, pour nous elle ne se posait pas parce que la faculté produisait des fonctionnaires.

La fonction principale des facultés, pas seulement ici, c'est de produire des fonctionnaires pour l'Etat. Des juges, des avocats, des chefs de service, des commissaires et j'en passe. Chercheur, produire des chercheurs, ce n'était pas la vocation de la fac. Nous on était un peu la première génération de chercheurs dans notre faculté. Il y avait des chercheurs à la faculté des lettres depuis longtemps, Abdallah Laroui et d'autres. Pour les historiens et les géographes, il y avait une tradition de recherche, de terrain, d'archives.

Pour nous c'était vraiment la licence, le concours, la fonction publique quelque part et par la suite lorsque le secteur privé va se développer, les banques ou les assurances. C'était aussi simple et aussi carré que ça.

Qu'est-ce qui nous a poussé, qu'est-ce qui m'a poussé, alors mon père était parti à la retraite et que sur le plan financier, c'était très dur, pourquoi prolonger ? On dit en sociologie de l'éducation que normalement les enfants des familles modestes ont un parcours universitaire court, parce qu'ils doivent aller travailler. Je n'ai pas de réponse à ça. Est-ce que c'est cette flamme, cette estime, de devenir docteur ? Je n'en sais rien.

**Habib** - Il y avait peut-être aussi le côté révolte, un peu rébellion, un peu...

**Hassan** - Tu as raison, tu me rappelles une chose que j'ai dite quand l'un des professeurs nous a dit « Lorsque vous allez travailler », moi j'ai crié « on ne veut pas travailler ! ». Peut-être que le travail me faisait peur et donc je retardais un peu cette échéance, peu importe.

**Habib** - Il y avait une bourse ?

**Hassan** - Il y avait une bourse assez substantielle pour l'époque. C'était 700 dirhams par mois. Mon père au même moment touchait 800 dirhams ... Mais ce n'était pas suffisant parce que j'avais beaucoup de frères. J'étais l'aîné, alors j'ai enseigné dans le secteur privé. J'enseignais le français, le lundi, le mardi et le mercredi matin. J'ai appris le français en l'enseignant ! C'est la meilleure façon d'apprendre une langue, l'enseigner. Et de la massacrer devant les élèves ! Sincèrement, vraiment j'ai appris. Parce que c'est quoi une langue ? C'est juste la pratiquer ! Au Maghreb, dans notre entourage, tu ne parles en Français que dans un contexte qui le permet, académique, formel, institutionnel. Là, tu parles français. Au Ciné-club, oui, on peut parler français, mais comme ça avec les collègues, en famille ... Bref, je faisais ça.

Donc le troisième cycle, c'était la période charnière. Il y avait Bruno Etienne à l'époque, qui nous enseignait « tradition et modernité », un cours sur le Maghreb, sur les institutions politiques au Maghreb, et les méthodes des sciences sociales. Ça nous a, en tout cas ça m'a ouvert un peu les yeux sur d'autres domaines disciplinaires, autres que le droit, et autres que l'histoire des idées politiques. Par la suite nous avons rencontré, bien sûr, Paul Pascon, qui nous a fait aimer également le terrain et la pratique du terrain.

**Habib** - Donc ça, c'était pendant ...

**Hassan** - C'est toujours 1980, 79-80.

**Habib** - C'était après le master ou avant ?

**Hassan** - C'était la première année du master, 79-80. La deuxième année du master nous sommes allés avec Paul Pascon, dans une petite enquête dans le Sud.

**Habib** - Et c'était la première rencontre avec lui ?

**Hassan** - Non, bien avant. Mais c'est la première longue rencontre, qui a duré une semaine. Et puis par la suite, une quinzaine de jours, avec toujours la même cohorte, Mohamed Mahdi et Mohamed Tozy, et mon épouse, que tu viens de rencontrer. Nous étions dans une phase où on se disait, je me disais, oui, il y a de la recherche, il y a un profil, Paul Pascon il est LE chercheur, parce qu'il faut toujours avoir un modèle. On a un enseignement universitaire, on est pas chercheurs, même Bruno Etienne, pour nous, c'était un enseignant universitaire, beaucoup plus que chercheur, même s'il écrivait des livres à l'époque, même s'il écrivait des articles et des livres.

Pour nous ce n'était pas encore clair. Le troisième cycle, c'est cette période charnière où je vais décider de faire mon mémoire de DES, sur, en rapport toujours avec le séminaire de Bruno Etienne, modernisation et traditionalisation de trois tribus marocaines. Je vais faire du terrain, à 60km au nord de Rabat, un terrain d'appoint.

C'était environ une vingtaine de jours. Le mémoire était beaucoup plus basé sur la documentation de seconde main, les archives, les articles et les livres de ceux qui ont écrit sur la région, sociologues mais avec un pied sur l'histoire du droit. Pour justifier le diplôme, je ne pouvais pas effectuer un travail sociologique. Et donc je suis resté entre sociologie, histoire, histoire des institutions et droit. Parce qu'il y avait le droit, je travaillais sur la commune, le droit administratif, etc. Ce n'était pas calculé, mais le hasard a fait que ce n'étais pas loin du juriste que j'étais. C'est après le mémoire de DES que je vais rompre avec la science juridique telle qu'elle est enseignée, puisque par la suite, je vais écrire sur le droit, mais d'une autre manière.

Donc voilà la période du troisième cycle n'était pas formatrice, au sens que nous donnons maintenant. C'est à dire que nous préparons les étudiants au terrain, on leur explique ce qu'est questionnaire, ce qu'est un terrain, ce qu'est une observation, ce qu'est un entretien, comment aller, comment discuter avec les informateurs. Nous, comme j'aime bien le dire et le redire, c'est « swim or die ».

Même l'idée de réfléchir sur le terrain était impensable pour nous. C'était quoi le terrain ? Il fallait aller, avec quelques petites questions, rencontrer des gens, prendre des notes. Par la suite on va découvrir que c'est beaucoup plus complexe.

**Habib**

À partir de quel moment tu vas te rendre compte que le terrain, ce n'est pas si facile que ça ?

**Hassan** - 82-83 lorsque je vais préparer ma thèse de doctorat.

**Habib** - Tu as rencontré une difficulté particulière qui t'a réveillé ? Tu as eu un choc, quelque chose ?

**Hassan** - Non, il n'y a pas eu de choc, c'était assez progressif. Je terminais ma thèse. J'ai été vite recruté, ce qui était une chance, grâce au doyen Mohamed Bennani, à qui je rends toujours hommage, en dépit du caractère insolite de notre mémoire par rapport à l'histoire

de la fac. Parce qu'à un moment, nos copains nous disaient que nous ne pourrions pas travailler, être recrutés avec ce genre de de mémoire, parce que ce n'était pas un mémoire de droit. Je lui rends hommage, parce que c'est grâce à lui que j'ai été recruté à la fac.

**Habib** - Recruté, mais la thèse n'était pas encore finie ?

**Hassan** - Pas encore. J'ai été recruté grâce à mon mémoire de DES, maître assistant. Avec un mémoire de DES, tu pouvais intégrer la faculté avec le grade de maître assistant.

**Habib** - Et c'était quoi le mémoire de DES ?

**Hassan** - Sur la modernisation de trois tribus Zemmour, c'est à dire la période précoloniale puis la période coloniale, toutes les institutions introduites par l'administration coloniale. Et après l'indépendance, que devient le droit introduit par le pouvoir colonial ? C'était une sorte de chronologie relativement simple mais où je posais la question de l'histoire des institutions, comment les institutions ont changé, des institutions traditionnelles précoloniales à coloniales, et puis comment également le Maroc a rompu avec l'héritage colonial.

**Habib** - D'accord. Et donc la thèse, on se lance dans une thèse il y a un terrain. La thèse porte sur quoi ?

**Hassan** - Alors 82. J'étais recruté et j'avais l'idée de continuer sur les Zemmour. Avec ce préjugé, que le mémoire de DES, trois tribus, la thèse de doctorat une vingtaine de tribus, c'est à dire que la thèse, c'était tout simplement rajouter plusieurs chapitres.

J'ai échappé rapidement à ça, et puis j'ai commencé à faire du terrain avec Abdallah Hammoudi et Mohamed Mahdi dans le haut Atlas, 1983, c'est là que j'ai découvert le haut Atlas. J'allais faire les deux terrains, mais par la suite j'ai choisi le haut Atlas et j'ai abandonné les tribus Zemmour.

Ce que j'ai gardé des Zemmour, j'étais fasciné par le sacrifice ou les repas sacrificiels qui étaient accomplis pour consolider les relations intertribales. Il y avait ce qu'on appelle « tata », un pacte entre des tribus, une alliance entre des tribus, qui permettait une sécurité aux tribus nomades transhumantes, où le makhzen n'était pas là. Le pouvoir central était ce qu'il est, dans tous les Etats traditionnels, y compris l'Occident, il n'y avait pas la gendarmerie partout, l'armée partout. Il y avait des institutions qui permettaient la sécurité des troupeaux et des personnes. Et parmi ces pactes intertribaux, la « tata ». Ce sont deux tribus qui se rencontrent, qui mangent ensemble, parfois ils allaitent même, chaque femme allaite les nourrissons de l'autre... Donc sceller ce lien, et puis il y a des conséquences, à la fois mystiques et juridiques. Il y a des sanctions surnaturelles et des sanctions humaines. L'essentiel c'est de respecter le territoire de l'autre tribu et que l'autre tribu respecte tes troupeaux lorsqu'ils sont de passage, et il y a un garant. Donc cette histoire de tata, il y avait deux tribus. Il y a deux tas de babouches, des babouches droites, on fait un tirage au sort et ceux qui étaient tirés étaient liés par la tata. Donc je connais que X, si jamais j'ai un petit problème, c'est lui mon garant. Si je suis attaqué, si je suis insulté, c'est lui mon garant.

J'ai travaillé sur ce type d'institution qui favorisait la sécurité en dehors du gouvernement central, comment les gens se débrouillaient eux-mêmes, les tribus se débrouillaient elles-mêmes pour assurer leur sécurité. Et c'était un repas sacrificiel, parce qu'il y avait le couscous, on mangeait ensemble. On sait, dans les traditions nord africaines, et peut-être ailleurs, que le repas est un lien, quand on mange ce n'est pas comme si on n'a rien mangé !

Il y avait un sacrifice qui était dur, qu'on appelait *t'arguiba* parce qu'on coupait les jarrets (*l'argoub*) de l'animal pour lui donner cette position de suppliant, de *l'âr*. La tribu vaincue sacrifie un cheval, c'est un peu terrible, en lui coupant les jarrets et puis l'autre tribu est obligée d'arrêter la guerre, de suspendre les hostilités.

A l'époque il y avait René Girard. Son travail sur le sacrifice, violence et sacré ... Il y avait un petit groupe ici, on discutait entre nous, je leur ai dit que je travaillais sur le sacrifice, plus sur la tata, mais sur un repas qui y ressemble un peu, en ayant d'autres fonctions. On l'appelle le *maarouf*, cela existe également en Algérie, et en Tunisie si ma mémoire est bonne on appelle ça zerda. Zerda qui n'est pas le buffet, parce qu'au Maroc Zerda c'est le *walima*. J'ai vu un documentaire sur la zerda en Tunisie, c'est juste un village ou plusieurs villages qui de temps à autre, se rencontrent, sacrifient ensemble, mangent ensemble pour recréer encore le lien.

Donc c'était l'objet de ma thèse. Et là également le préjugé c'est de travailler sur tous les rituels et par la suite l'entonnoir comment à se rétrécir. Ensuite j'ai travaillé uniquement sur le *maarouf*. La thèse était dirigée par Mohamed Cherkaoui, un grand sociologue marocain, et par Abdellah Hammoudi un grand anthropologue.

**Habib** - Et pour les gens qui ne te connaissent pas, c'était bien ici au Maroc ?

**Hassan** - Oui, oui. Tout ça au Maroc.

**Habib** - Tu n'as jamais étudié à l'étranger, tu es un fils de l'Université Marocaine.

**Hassan** - Je suis made in Maroc ! Mais avec toutes les nuances, les frontières académiques et linguistiques sont virtuelles. J'ai lu les étrangers, j'ai lu la littérature étrangère américaine, anglo-saxonne, française, italienne également. Donc pour moi, quand je dis made in morocco, oui sur le plan académique, oui sur le plan institutionnel. Mais à part ça, les Cahiers du cinéma, Roland Barthes, la sémiologie et tout ça bon... Sur le sacrifice, Evans Pritchard, et d'autres, Emile Durkheim et d'autres sur les rituels. A chaque fois on me pose cette question de made in Morocco. Je l'accepte, bien sûr, parce qu'institutionnellement c'est vrai. Mais ma biographie intellectuelle va au-delà de ça. En 83, je suis resté un mois avec une bourse à Paris pour préparer ma thèse.

De 82 à 84, j'ai fait deux ans de lecture parce que je n'étais pas anthropologue, il fallait rattraper le retard, il fallait préparer la thèse. C'était deux ans de lecture pour préparer cette proposition de recherche, le guide d'entretiens etc., avant de partir.

**Habib** - Sans inscription

**Hassan** - Si ! Inscription en thèse bien sûr, inscription en thèse avec les repas sacrificiels. Le titre était « les repas sacrificiels »

**Habib** - Et c'était soutenu quand ?

**Hassan** - Fin 86. Je ne vais pas tarder. C'est 4 ans, deux ans de préparation, une année et quart de terrain et une année et quart pour la rédaction, mais le quart entre le terrain et la rédaction ça s'est imbriqué. Ça se chevauche.

**Habib** - En parlant des frontières qui sont un peu virtuelles, enfin qui n'existent pas intellectuellement, mais c'est important quand même de dire que l'Université Marocaine a



« produit » des chercheurs universitaires dont certains ont brillé et d'autres sont allés chercher d'autres chemins. Il y avait pas que les universités occidentales ...

**Hassan** - Ah oui, parfaitement ! Je suis redevable à mon université, même si je l'ai quittée pour des raisons personnelles, mais ma formation de juriste m'aurait permis d'aller plus loin, avec toutes les réserves que j'ai dites tout à l'heure sur la pédagogie de l'époque. Non, je l'ai écrit, c'est pas la première fois que je le dis, une formation, il y a quelque chose qui reste dans les dispositions, dans mes dispositions, en tant que juriste, cette rigueur des définitions. Vous savez, en anthropologie, en géographie, on peut rester flou un peu, on ne devrait pas, parce que ça entraîne des conséquences ! Ça entraîne des conséquences sur l'argent, sur la politique, sur l'administration. On ne peut pas rester dans le flou ! Le juriste, on peut dire qu'il est carré mais au sens positif du terme, c'est à dire précis. Ça j'ai appris, ça et d'autres choses, la rigueur dans l'écriture par exemple. Je suis redevable.

Maintenant, il y a l'université et il y a le para universitaire. Le ciné-club, c'est mon para universitaire. J'ai dit à chaque fois et je le redis pour mes collègues, il faudra créer, même au sein de l'université, des annexes, ciné-club, club de lecture, théâtre amateur. Même dans nos salles d'université comme ça se fait dans d'autres campus. Il y a des groupes de musique, des groupes de lecture, le para universitaire, l'environnement universitaire est très important également.

Nous on avait un peu la chance d'avoir le ciné-club comme environnement universitaire.

Je m'imagine mal sans le ciné-club. Je n'arrive pas à imaginer quelle aurait été ma carrière sans le ciné-club. Je l'imagine très mal.

**Habib** - Le cinéma ça ne t'aurait pas tenté ?

**Hassan** - Non, je suis casanier, j'aime écrire. Cinéaste, c'est un métier assez difficile, donc non ça ne m'a jamais tenté, et puis c'est un métier grégaire.

Moi j'aime être seul, maîtriser mes choses, etc. Un film, c'est combien de personnes, le générique il dure quand même ! Moi ma préface pour remercier les gens il y a maximum 8 personnes.

Je respecte d'ailleurs les gens qui travaillent comme ça parce que c'est une gestion des ressources humaines qui est énorme ! Non je ne pouvais pas.

**Habib** - Parmi les « influences », je ne suis pas sûr que ce soit le bon terme, en regardant un peu ce que tu as fait, en écoutant les interviews diffusées sur YouTube et d'autres choses aussi, des lectures. Je ne suis pas un bon connaisseur d'Ibn Khaldoun, je ne peux pas le prétendre. Mais il y a un moment où je me suis dit mais ce type, Hassan Rachik, est-ce qu'il n'est pas fondamentalement Khaldounien ?

**Hassan** - Non, je ne pense pas. Sincèrement non.

C'est juste une question de fréquentation. Je l'ai toujours lu en tant que lecteur, mais jamais en tant que chercheur. Donc il y a, ça je le dis avec d'autres Marocains, je l'ai écrit, je les respectais, je les lisais mais je ne sens pas une influence ou une orientation. Je l'ai enseigné, j'ai lu ce qu'il a écrit sur la magie, mais en lecteur et il m'est très difficile de dire qu'il m'a influencé en tant que chercheur. En tant que chercheur, il y a d'autres chercheurs, nombreux, je ne peux pas les citer tous.

**Habib** - Non, mais ...

**Hassan** - Si je me limite au début, juste au début pour être sélectif, j'étais fasciné par tous ceux qui ont travaillé sur le rituel et le mythe, comme c'était ma thèse, par Claude Lévi-Strauss, il m'a influencé, même si j'ai pris un peu mes distances par rapport à lui, mais il m'a influencé. Victor Turner, un anthropologue écossais mais qui est parti à Chicago, Écossais, Britannique par la suite, et Evans Pritchard, ils sont nombreux ! Edmond Leach, ça, c'est le début. Ils m'ont accompagné. Moi, je suis, et j'essaie un peu de dire ça à mes étudiants, ma bibliographie n'est jamais longue mais je creuse les auteurs que je choisis, je les fréquente, je lis, je relis. Les autres papillonnaient, il y a des bibliographies comme ça, 300 livres, etc. c'est impensable ! Moi également, j'ai lu 300 livres, mais ces 300 ne peuvent pas figurer dans ma bibliographie, c'est impossible. Donc oui, Claude Lévi Strauss, Evans Pritchard, Victor Turner, Edmond Leach. Ça, ce sont les anthropologues qui m'ont marqué. Emile Durkheim bien sûr, Max Weber, pour le début c'est les six ou... il y a un top ten comme on dit ? Il y a un top ten ... Il y a Paul Pascon aussi bien sûr.

**Habib** - Oui on va revenir à Paul Pascon mais... ou maintenant, tout de suite, on y va, Paul Pascon ? Quelle était la nature de la rencontre, le contact ... Il y a eu ce stage

**Hassan** - C'était une enquête sur l'immigration qui était menée par une université hollandaise, par deux enseignants hollandais. Géographie humaine, les deux, et Paul Pascon était là pour autre chose, il était là pour son travail sur le Tazerwalt donc il n'était pas impliqué, mais il nous a accompagné quand même. Alors, Paul Pascon, c'est le type de transmission qui se fait sans l'intention de transmettre.

Il n'est pas là pour te dire ce qu'il faut faire ou ce qu'il ne faut pas faire. Je suis en train de parler, je suis en train de vous raconter mes enquêtes, je suis en train de vous dire des choses, vous piquez ce que vous voulez. Donc c'est une sorte d'accompagnement, et ça j'ai admiré ça, j'ai admiré ce type d'apprentissage, informel si on veut et je l'ai fait avec mes étudiants par la suite, sortir avec eux, pas uniquement le tableau, un entretien ... Il vient avec un problème. Nous sommes sur le terrain et ce problème, on le discute. Et ça, c'est une pédagogie, une autre manière. Ça, je l'ai appris avec Paul Pascon, en tout cas il me l'a suggéré parce qu'il n'a pas dit voilà ce qu'il faut faire ou ce qu'il ne faut pas faire. Et puis la modestie, l'humilité intellectuelle.

On était des mômes, 28 ans ce n'est pas beaucoup pour un chercheur, c'est beaucoup pour beaucoup de choses, mais pour un chercheur, vous êtes au début et je me rappelle, ça je le répète également aujourd'hui, avant d'arriver à Tazerwalt, on s'arrête, et il nous fait un petit topo sur la région, sur les lignages, puis l'histoire de la tribu. Une générosité que je n'ai jamais expérimentée. Et par la suite, ce type d'exemple va se répéter plusieurs fois. Malheureusement, il est parti un peu trop tôt, peut-être trois ans après cette aventure, il est décédé.

**Habib** - Est-ce que, on est vers la fin de la thèse, est-ce que Hassan Rachik, engagé politiquement, était encore militant ? Est ce qu'il y a eu des phases importantes dans cet itinéraire politique ?

**Hassan** - Je ne pense pas. Il y a eu une conversion de cette flamme militante vers d'autres motivations. Travailler avec les paysans, travailler avec les nomades, consacrer le temps, respecter la religiosité populaire à un moment où il n'y a que l'islam savant. Toutes ces dispositions-là, cette flamme-là je l'ai gardée. Le contenu n'est plus le même, le contenu, ce ne sont pas les ouvriers parce que je n'ai pas travaillé sur le monde industriel, ça aurait été

sur le monde industriel et urbain, j'aurais fait la même chose, donc travailler avec les ouvriers.

Cette flamme existe mais elle a pris d'autres couleurs ou d'autres contenus, parce que ce n'est pas facile d'aller travailler avec des paysans, des sédentaires alors qu'il y a mille choses comme ça, confortables à faire. Donc je pense qu'il y a ça, pendant la thèse. Par la suite, il y a autre chose, par la suite, par ma casquette d'intellectuel, bien sûr je vais l'utiliser pour d'autres causes, dont on peut parler.

**Habib** - Il y a, en termes de contributions à la production de connaissances, ça commence avec le mémoire de master, et après la thèse, et après les autres étapes ou les autres choix de travaux de recherche ou de questionnement. Est-ce qu'on peut classer en trois ou quatre axes principaux ?

**Hassan** - Alors il y a le terrain que je vais continuer après ma thèse, il y a un deuxième livre, « Le sultan des autres », sur le rituel et la politique dans la même vallée, où j'ai travaillé. Je vais continuer mais je vais abandonner un peu l'analyse structurale de Claude Lévi-Strauss pour m'intéresser à l'anthropologie de l'action, à l'anthropologie des processus sociaux, des conflits ...

C'est vraiment un changement pour moi significatif, et je l'ai senti à la fin de la thèse. J'allais faire les deux en même temps, mais je me suis dit tu arrêtes parce que tu es parti sur autre chose, tu as changé de paradigme, tu as changé de concept, termine ta thèse parce que tu l'as commencée, et puis vers la conclusion je ne suis pas satisfait par ceci, cela, et je termine. J'ai soutenu en 86, je suis resté sur le même terrain à observer trois fois le même moussém parce que chaque village l'organise, une année. Donc j'étais obligé de rester au moins trois ans pour observer l'organisation des trois villages. En 89 j'ai terminé mon terrain et le livre a été publié en 92.

C'était une ouverture, tu as parlé de contribution ? Il faut rester modeste. D'abord je peux dire que notre génération, et un peu la génération qui nous a précédés, nous étions les premiers à rester régulièrement dans la production anthropologique. Paul Pascon a écrit par-ci, par-là, de la sociologie sur le Haouz, c'était une génération qui devait toucher à tout, structurellement, nous aussi également, relativement.

C'est la génération qui va creuser et qui va militer pour que l'anthropologie ne soit pas uniquement vue comme étant la fille de l'impérialisme et qu'il y a mille histoires, l'anthropologie était coloniale, elle était impérialiste mais on pouvait la travailler autrement.

La contribution des anthropologues, il n'y a pas que le colonialisme c'est vrai c'est son histoire, mais c'est valable pour la géographie, ça sert à faire la guerre, c'est valable pour l'histoire, c'est valable pour la linguistique parce qu'il faut comprendre le berbère pour gérer les berbères, etc. Mais l'anthropologie était la cible.

La contribution de ma génération, c'était tout simplement d'aller vers l'avant, maintenant l'anthropologie ne pose plus de problèmes parce c'est une anthropologie critique, c'est une anthropologie réflexive.

J'ai travaillé sur les nomades de la même manière. Le terrain, je l'ai fait, au sens vraiment régulier, au sens professionnel du terme, même maintenant je continue à faire du terrain, mais trois semaines par-ci par-là, j'appelle ça « soft field work », un travail de terrain mou.

En 92, j'arrête le terrain au sens régulier, et là commence la phrase que j'appelle « l'esprit

du terrain ». L'esprit du terrain c'est un livre. L'esprit du terrain c'est une fois que toi, anthropologue, Hassan Rachik, tu as terminé ton terrain, qu'est ce qui te reste ? Tu vas passer à autre chose, tu vas oublier, tu seras malheureux, parce que c'est 10 ans d'expérience.

Ou bien comme j'ai fait, c'est de profiter de ma manière de faire le terrain pour travailler également l'histoire, pour travailler sur des documents de seconde main, ce qui est très difficile. Il est très facile de dire à un informateur quelle est la signification de la couleur noire. Quand on travaille sur les archives, sur des documentations de seconde main, pour trouver une information, il faut trimer.

Il y a le hasard, il y a des amis, il y a des copains qui t'indiquent ceci ou cela. J'ai travaillé sur la période coloniale et sur les nationalistes dans les années 30. C'est un peu mon livre « Symboliser la Nation ». Là j'ai dit imagine que tu es sur le terrain, avec les exigences du travail de terrain, identifier les acteurs donc travailler sur les témoignages des gens, pas les événements, voilà, trois témoignages sur le même événement. On a fait ceci, on est partis sur cela, on a regardé ceci, on est allés sur la plage, etc. On a discuté, parce que je ne vais pas aller dans le détail, mais l'essentiel, c'est que je dois saisir l'ambiance de l'époque, l'espace où ils étaient, la plage, la zaouia, dans un club littéraire, etc. Donc cette histoire, là, où il n'y a pas d'espace, où il n'y a pas de structure, il n'y a pas de personnes qui racontent des événements, ça ne me satisfait pas. L'esprit du terrain, c'est d'aller avec sa boîte à outils de terrain, j'étais un anthropologue qui a beaucoup travaillé sur les processus sociaux, je vais travailler sur ça. Les acteurs, je dois les sentir, je dois les toucher, symboliquement bien sûr, parce que c'est les années 30. Et donc il faut qu'il y ait une petite biographie si je peux, de ce personnage, sa formation, il était à Paris, dans le Languedoc ... et ça on ne le faisait pas assez. Les historiens ne le faisaient pas assez.

Il y a le fait que je suis anthropologue. Je fais de la science politique parce que je mélange un peu les genres. Moi je suis anthropologue, je suis mieux outillé qu'un politiste à la traditionnelle, pour travailler sur la symbolisation de la Nation, sur le rapport entre des symboles et la politique, sur comment la politique est symbolisée et comment les symboles également sont utilisés par les hommes politiques.

La fête du Trône, 1933, la première fête nationale. J'ai consacré un grand chapitre à la fête nationale. Cette sensibilité, la fête, un politiste aurait du mal à l'approcher, même s'il le voulait, parce qu'il n'est pas outillé pour. Moi, j'ai travaillé sur le rituel, je peux dire ce qu'est un rituel, la fête, la fonction des fêtes.

Voilà en gros les deux grandes étapes, le terrain et l'esprit du terrain.

**Habib** - Et la formation, l'encadrement des étudiants ?

**Hassan** - Ah oui, bien sûr ! J'ai encadré, je ne peux pas dire que j'ai formé des anthropologues ...

Alors pour l'encadrement, il y avait deux phases. La phase de l'enseignement, j'ai enseigné la sociologie rurale et urbaine, pendant une vingtaine d'années, en arabe. Il n'y a pas d'encadrement, c'est la licence. L'encadrement a commencé en 1999, lorsqu'il y avait ce qu'on appelait les unités de formation et de recherche, les UFR. Là, nous avons contribué. J'ai contribué, parce qu'avant je ne pouvais pas encadrer des juristes, j'étais sociologue, anthropologue.

Avec Mohamed Tozy, Mohamed Charkaoui et d'autres collègues, il y avait cette UFR où on était à cheval entre la sociologie, la politique et l'anthropologie. Nos étudiants, pendant une dizaine d'années, ils étaient formés dans ce cadre-là. C'est à dire de sociologie du pouvoir, de l'autorité, sur le rapport avec la science politique. Mais c'est un sociologue qui l'enseignait. Moi, j'enseignais anthropologie politique, culture et politique donc je suis resté dans mon domaine.

Mais je me suis rapproché, un petit pas, pour dire culture et politique. Que veut dire la culture politique ? Lorsqu'on parle de culture, c'est l'anthropologie à chaque fois. Donc ce sont des anthropologues, mais lorsqu'on parle de culture politique, c'est un peu la science politique, qui est venue à un moment vers l'anthropologie, notamment aux États-Unis, avec « civic culture », la culture civique.

Et c'était très important parce que tu es politique, juriste ou géographe, il y a des valeurs.

Les gens utilisent des valeurs, des symboles. Il y a une dimension culturelle qui est là à chaque fois, le vocabulaire. Pour un géographe il y a la toponymie, on nomme les choses, on dit ce qu'est une vallée, et ça, ce n'est pas uniquement de la géographie, il y a une culture derrière. Donc j'ai contribué à ça. J'espère ... oui maintenant nos étudiants enseignent un peu partout.

Oui, je pense qu'il y a une génération, ou trois quatre promotions de cette UFR et sur le plan de l'identification c'était assez facile, même au Maroc et à l'étranger, d'identifier un peu nos étudiants.

**Habib** - D'accord. Il y a eu un séminaire, si je ne me trompe pas, tu as dû y participer, je ne sais pas si Paul Pascon était encore là, un séminaire de master ou de recherche ...

**Hassan** - J'étais encore jeune à l'époque. C'est 1985, c'était ma deuxième année d'enseignant. Non, à l'IAV je n'ai jamais enseigné. J'étais associé chercheur dans un département de développement rural qui a été créé par Paul Pascon. J'avais des séminaires de master, mais pas à L'IAV.

**Habib** - C'était à l'université ?

**Hassan** - C'était à l'université.

**Habib** - Et c'était un séminaire ouvert ?

**Hassan** - Non, non, c'était un séminaire où il y avait des examens. Mon premier séminaire, en dehors de la faculté, c'était en 1987, à la faculté des Sciences Juridiques Economiques et Sociales à Rabat. J'enseignais aux économistes la sociologie de développement. C'était pendant six ans, 87-92. C'est mon premier séminaire à l'extérieur.

**Habib** - C'était une expérience particulière, ce séminaire, justement ?

**Hassan** - Oui, enseigner la sociologie de développement aux économistes, oui. J'aimais bien, parce que c'était sur l'innovation, sur la diffusion des innovations, c'était sur les structures économiques, les structures culturelles.

**Habib** - Il y avait des débats ?

**Hassan** - Très peu. A l'époque, en 87, non très peu, avec les économistes.

**Habib** - On s'approche de la fin mais j'ai encore deux ou trois bonnes questions. Quels sont les chantiers personnels en cours actuellement ?

**Hassan** - Personnels, il y a toujours des collègues, on ne peut rien faire sans des collègues. Alors il y a, depuis 2011, j'ai parlé de l'esprit du terrain. Ça, ce sont des recherches. L'un des projets que j'ai retardés, que j'ai commencé il y a une douzaine d'années, c'est l'idéologisation de la religion, que je vais reprendre bientôt, comment la religion devient idéologie. J'ai déjà publié sur ça des articles mais ça va être un gros morceau. Et ça va être sur le début de l'idéologisation de la religion au XIX<sup>e</sup> siècle, fin 19<sup>ème</sup> avec Afrani Abdou et puis les Frères musulmans, mais avec l'esprit du terrain, témoignages, biographies, les espaces où ils étaient, le costume et tout ça. Donc je visualise. Ça, c'est un gros morceau que j'ai arrêté il y a quatre ou cinq ans pour me consacrer à un texte, j'ai un grand plaisir et beaucoup d'affection à le dire, un texte que j'ai écrit en hommage à Abdelkader Zghal.

Et donc Hassan Rachik intellectuel, l'intellectuel, pour moi, c'est quelqu'un quand il est chercheur, qui instruit un dossier qui est un enjeu de l'espace public. Ça a été la monarchie à l'époque 2011, la sacralité de la monarchie, j'ai publié sur ça. Ça a été des idéologies. Ça a été l'amazighité au Maroc. J'ai publié sur ça.

Et donc ça c'est un morceau où l'agenda est un agenda de l'espace public, de la société civile, de la politique, pas le sacrifice, pas mon agenda intellectuel de chercheur.

Il y a quelque chose qui est imposé par ton environnement social et politique. Ça, c'est un gros morceau. J'ai commencé ça et je vais continuer à le faire. Mais je vais diminuer un peu la cadence parce que j'ai sorti le livre sur « Eloge des identités molles » qui a été traduit en arabe, par Madih Al Howiyat Al Marina, où j'ai dit mon point de vue sur les identités, quel type, quelle forme d'identité, quelqu'un comme moi, comme mes collègues, on doit défendre. C'étaient des identités molles. L'essentiel, c'est que vous êtes chercheur, mais à un moment vous êtes également citoyen d'un pays, ou citoyen du monde. Parce que je vais travailler sur Afrani, il n'est pas marocain. Et là je suis intéressé par un agenda qui n'est pas un agenda académique. Mais je vais répondre à cet agenda en tant que chercheur. La métaphore des casquettes, j'ai la casquette de consultant, mais en dessous toujours, elle est invisible, la casquette du chercheur. Je mets la casquette de l'intellectuel, mais invisible encore. C'est la casquette du chercheur qui me conduit, qui m'oriente.

Troisième morceau sur le chantier, ça, je l'ai commencé il n'y a pas longtemps, c'est partager un peu de mon expérience avec mes étudiants, mes collègues. Avec mes étudiants, il y avait socio-anthropologie de la campagne Maghrébine. C'est un livre dédié aux jeunes chercheurs qui vont faire du terrain sur le monde rural. On leur digère une partie de la théorie, une partie de la littérature qui existe. Au moins, ils vont venir, il vont dire il y a une trentaine de noms, Hassan Rachik propose une trentaine de noms, X propose une quarantaine, on est d'accord sur dix, sur le tiers, peu importe. Et donc c'est une sorte de textbook, ça c'est du militantisme mais à un autre niveau, militer pour les jeunes chercheurs, un texbook où il y a deux tiers, une introduction théorique et un tiers des textes d'auteurs confirmés qui ont travaillé sur le Maroc, sur l'Algérie, la Tunisie. Donc ça va pas être Pierre Bourdieu, Lucette Valensi, notre ami Kilani, Mondher Kilani, une trentaine d'articles, voilà les grandes questions qu'on peut se poser sur le monde rural, toi tu es jeune et voilà les gens qui peuvent t'aider. Et puis, à partir de ces gens-là tu peux aller voir ailleurs, parce que Mondher Kilani ou Lucette Valensi ou Pierre Bourdieu vont te guider vers d'autres.

Dernier élément dans cette production, enfin dernier exemple dans ce type de production, dédié aux jeunes mais pas uniquement aux jeunes, c'est un dictionnaire, Le Maroc rural (sorti en 2023), Un dictionnaire avec une centaine d'entrées, très simples, cinq pages, dix pages. *Ziara, zaouia, caïd, cheikh, makhzen*, etc. Cinq pages, trois pages, quatre pages... Une centaine d'entrées qui permet au jeune d'avoir un minimum d'idées sur tout ça. Et puis, pour le public comme ça, cultivé, un employé, parfois, il y a quelqu'un qui me dit qu'est-ce que c'est que la *ziara* ? Bon tu es modeste tu vas pas lui tenir un discours de 15 minutes !

Maintenant, s'il me dit que la *ziara*, je vais lui dire bon, vas-y ! Il y a un dictionnaire, il y a quatre, cinq pages, apprend à lire.

**Habib** - Comment tu as géré, ou tu as réussi à gérer tes relations, choisies ou imposées, avec le pouvoir, en tant que chercheur ?

**Hassan** - En tant que chercheur, même en tant que citoyen, il y a ... Toute structure de pouvoir, a des cibles, il y a des enjeux. Et les enjeux ne sont pas les mêmes et les politiques ne sont pas les mêmes. Même sous Hassan II. Même les années de plomb, il y avait un respect de l'autonomie de l'université. Personne n'est jamais venu me dire Pourquoi tu enseignes telle matière ? Pourquoi tu enseignes telle matière de la sociologie rurale, alors qu'elle peut paraître subversive, pourquoi tu fais un cours sur la rébellion du Rif ? Jamais. Mais fais-le dans les règles de l'art, et ça j'y tiens. Le livre de Weber « le savant et le politique », maintenant tu es savant. Tu as une autorité académique, tu n'as pas à en abuser pour faire passer tes valeurs politiques ou ton idéologie politique. Et donc mes cours étaient toujours A, B, C ils se critiquent et débrouille-toi. Construis-toi ton chemin. Maintenant par la suite, bien sûr il y a, quand j'ai parlé de l'amazighité, ou de la sacralité royale, il y a le point de vue de Hassan Rachik sur certains rituels, de la monarchie, que je décris. Et que je dis, Hassan Rachik anthropologue, il est sensible aux tensions entre un régime démocratique et un régime antédémocratique. Et voilà les tensions, c'est tout.

Maintenant, certains militants peuvent les utiliser, ne pas les utiliser, ça c'est leur problème. Moi je travaille sur « instruire un dossier à partir de ... ». Et là, il n'y a pas de limites sur le plan académique. Aucune limite.

Maintenant sur l'espace public, c'est autre chose. Même jeune, je n'étais pas dans le ... mais nous travaillons, nous avons toujours travaillé avec nos collègues, dans les partis politiques, plusieurs fois, il y a la Fondation Abderrahim Bouabid, le fameux Abderrahim Bouabid, nous avons travaillé avec eux et nous avons trouvé le compromis où le chercheur et le politique peuvent discuter. Nous avons créé un club où nous avons discuté pendant une dizaine d'années, avec des traces écrites, avec voilà ce qu'on pense du pluralisme, voilà ce qu'on pense de la monarchie, des droits de l'homme. Un club, et puis on publie. Et ça, je pense que chacun doit jouer son rôle. Le rôle que je peux jouer, c'est le rôle de chercheur qui peut être intéressé uniquement par les questions académiques et qui peut de temps à autre être intéressé par des questions de son pays et puis les questions du monde.

Mais à chaque fois, à partir de ma casquette de chercheur, parce que c'est la seule que je sais porter.

**Habib** - Est-ce que ça t'est arrivé d'être consulté, j'imagine, par un ministre, par un ministère, par un pouvoir, par le Palais ...

**Hassan** - Le Palais non. Ils connaissent, ils savent un peu leurs limites mais ils peuvent passer par autre chose. Par rapport à moi, donc j'étais consultant quand j'étais à l'IAV, j'étais

consultant avec Abdallah Hamoudi, sur les nomades, avec le Fonds International de Développement Agricole. Et par la suite, j'ai été consulté au ministère de l'Agriculture. Avec l'Unicef, avec le CNDH. Le CNDH ... le Conseil National des Droits Humains, ou des Droits de l'Homme, au Maroc.

Nous avons enquêté sur la culture des droits de l'homme À chaque fois, je prends le bout à partir de ma compétence. Je suis anthropologue. Vous voulez quelque chose sur la culture des droits ? On va faire une enquête sur la culture des droits pour voir comment les Marocains se représentent les droits de ceci, les droits de cela. Je n'ai jamais travaillé avec le privé, sauf une fois, donc je suis pas consultant privé, j'ai participé et j'ai rédigé l'enquête nationale sur les valeurs. C'était une première, et c'était une commande, à l'occasion du cinquantenaire de l'indépendance du Maroc, qui était suggérée par un conseiller que j'admire, maintenant il est mort, Meziane Belfkih. Pas une virgule n'a été modifiée, j'ai dit je travaille mais s'il vous plaît, on peut discuter le rapport, on peut discuter la rédaction, mais à partir d'arguments. Nous avons rédigé le rapport, on était un comité de suivi. J'ai rédigé avec l'accord et la discussion, pas une virgule modifiée.

Donc on peut et là, bien sûr, il y a pas mal de choses qui sont critiques parce que ce sont les valeurs religieuses, les valeurs politiques, que le pouvoir, au sens comme ça normatif, va dire non, ça c'est dangereux, il ne faut pas travailler sur les valeurs, travaillez sur l'emploi, travaillez sur l'infrastructure, travaillez sur l'industrialisation, ces choses-là. Mais je n'imagine pas le pouvoir comme un bloc monolithique. Ceux qui veulent travailler, qui sont respectueux de nos dispositions, de notre éthique de chercheurs, et qu'on travaille pour ce pays, *mahraba* !

Nomades, sédentaires, les citoyens, comment renforcer le lien social. Il y avait une enquête également qui a été initiée toujours par le conseiller du roi, sur le lien social. 5000 questionnaires ! Donc s'il y a un pays, un pouvoir qui veut travailler sur ce genre de questions à partir des traditions sociologiques, anthropologiques, avec des arguments à la fin qui ne sont pas orientés vers tel intérêt ou tel autre, moi je travaille ! Sinon, maintenant, bien sûr, je marche toujours sur la pointe des pieds.

Voilà mes exigences dès le départ.

**Habib** - J'ai juste une ... une information, je n'ai pas réussi à la vérifier. Il y a une commission qui rédige actuellement un plan de développement du Maroc qui doit être préparé pour le mois de juin ou l'été prochain ?

**Hassan** - Non. Il y avait une commission dans laquelle j'étais membre. C'est la commission spéciale pour le modèle de développement.

**Habib** - Ça c'est un peu avant non ?

**Hassan** - Non, c'est terminé. Nous avons rendu le rapport, il y a six, sept mois, peut-être plus.

**Habib** - Ma dernière question, Hassan Rachik, tu as l'impression d'être utile, d'avoir été utile ? Ce n'est pas l'heure du bilan, évidemment. Je te souhaite une longue vie ! Est-ce que tu as l'impression d'être utile ?

**Hassan** - Ah oui, affirmatif. A tout mon entourage, à mes étudiants, à mes collègues, à mon pays, à ma famille, oui, sinon je serais malheureux !



**Habib** - Ma question n'est pas innocente, on l'a posée à d'autres, et notamment à un certain Pierre Gourou dans son temps, et la question lui a été posée par Yves Lacoste, est-ce que vous avez l'impression d'être utile ? Et sa réponse c'était le chercheur ne doit pas nécessairement s'attendre à être utile

**Hassan** - Ça, c'est autre chose. Ça, c'est cette une autre question. Il y a deux aspects. Il y a l'aspect cognitif, un chercheur, sa contribution est une contribution cognitive.

Pas d'utilitarisme, pas de science camérale, ils peuvent venir après. Maintenant, l'utilité dont je parle, c'est quels sont les services que j'ai rendus à ? C'est ça, mes étudiants, mes collègues, le pays, c'est modeste, ce n'est pas grand-chose. C'est tout simplement, par exemple, lorsque, parfois avec des collègues, on se dit, oui maintenant, les gens sont sensibles aux douars, la politique publique est sensible aux douars, dans la Commission, dans le rapport de la commission spéciale pour le développement, le douar est présent, le rural est présent. C'est ma contribution, il y avait d'autres collègues bien sûr, qui ont contribué. Mais moi, j'ai contribué avec eux à sensibiliser les gens au rural.

On a travaillé sur la migration des femmes, les migrations féminines rurales. Ça peut sensibiliser quelques fonctionnaires. C'est ça l'utilité. C'est au sens que les effets pragmatiques de la recherche, parce que ça existe, l'anthropologie appliquée existe, la sociologie appliquée existe, la physique appliquée existe, la physique elle-même, c'est cognitif, c'est la connaissance pour la connaissance.

Mais à un moment, même si tu fais uniquement la connaissance pour la connaissance, ça a des effets pratiques, politiques. Je pense que c'est utile, défendre les identités molles, chercheur je sais ce que c'est que l'identité, je peux travailler sur l'identité, l'enseigner en tant que chercheur, en tant qu'enseignant, sans aucun lien avec l'usage.

Donc ce n'est pas binaire pour moi, ce n'est pas soit utile, soit cognitif. Il faut juste respecter le contexte d'une recherche cognitive, et le contexte d'une recherche pragmatique, utile pour les gens. Oui, l'anthropologie peut être utile. La science politique peut être utile, comme la médecine a également les deux ! Elle peut être utile. Pourquoi lorsqu'il s'agit des sciences sociales, on veut limiter la science, et dire si l'anthropologie n'est pas utile, on la ferme, je vais vous dire non. Ça c'est une fonction secondaire l'utilité, la fonction principale, celle qui la fait bouger, c'est la fonction cognitive. Sinon, si tout le monde devient consultant ! L'anthropologie n'avancera pas !

**Habib** - Il y a une petite tendance quand même...

**Hassan** - Bien sûr, il y a ce pragmatisme, faire de la consultation. Et puis bon, on s'amuse. Parfois, on dit Comment développer un pays en trois jours ? Donc il y en a ... il y a ceux qui peuvent développer un pays en trois jours ... ou « empowerment » des femmes ... ce langage ... « empowerment » des femmes...

Si cela ne s'appuie pas sur la fonction cognitive des sciences, on va ronronner. J'ai une vidéo, en arabe, sur le développement rural, qu'est-ce que quelqu'un qui s'intéresse au développement rural doit savoir sur le rural avant d'aller sur le rural, et ça c'est la morphologie sociale, structure sociale, leadership. ?

Tu vas trouver ça où ? Dans l'anthropologie appliquée ? Non, tu vas le trouver dans

anthropologie et sociologie, au sens vraiment cognitif du terme. Sinon, comme la physique nucléaire, bon la physique appliquée, oui, mais c'est grâce à la physique que la physique appliquée avance. Donc il y a ce paradigme, s'il veut ce pragmatisme, je peux être d'accord avec lui, si c'est réduire la science uniquement à l'utilité, non. Mais dire que la science ne peut pas être utile, je suis pas d'accord parce qu'on est dans un truc manichéen, soit ceci soit cela, non. Moi je dis à mes étudiants de temps à autre il faut utiliser le ET, pas noir ou blanc, mais noir ET blanc. Ce ET, est-ce les structures ou l'acteur ? L'acteur et les structures, les deux.

Voilà, c'était très agréable hein !

**Habib** - Merci

**Hassan** - Je dois dire que c'était agréable, n'enlevez pas ça ! C'était agréable.

**Habib** - Et bien je suis ravi et merci encore pour ta disponibilité et pour tout.

**Hassan** - Avec plaisir ! Merci à l'équipe.